MIKE RESNICK

L'INFERNALE COMEDIE

actusf

MIKE RESNICK

L'INFERNALE COMEDIE

(EXTRAIT)

Ouvrage publié sous la direction de Jérôme Vincent.

© **Éditions ActuSF**, collection Perles d'épice, avril 2016
45, chemin du Peney, 73000 Chambéry
www.editions-actusf.fr
ISBN : 978-2-36629-818-5 // EAN : 9782366298185

PARADIS

Avant-propos

Les Kenyans, blancs comme noirs, racontent parfois cette histoire le soir, autour du feu de camp.

Un scorpion cherchait à franchir une rivière. Soudain, il aperçoit un crocodile en train de nager non loin de la berge. Il l'appelle et lui demande s'il peut le prendre sur son dos pour le faire traverser.

« Oh non, rétorque le crocodile. Je te connais. Quand nous serons au milieu de la rivière, tu me piqueras et je mourrai.

— Pourquoi ferais-je une telle chose ? répond le scorpion. Si je te pique et que tu meures, je me noierai. »

Le crocodile réfléchit un moment à la réponse du scorpion, puis accepte de le faire traverser. Arrivé au milieu de la rivière, le scorpion le pique.

Mortellement atteint, tout juste capable de respirer, le crocodile proteste : « Pourquoi as-tu fait ça ? »

Le scorpion réfléchit quelques instants, puis, juste avant de se noyer, répond : « Parce que c'est l'Afrique. »

J'ai pris la liberté de vous raconter cette fable uniquement parce qu'elle est amusante. Elle n'a évidemment rien à voir avec ce roman, qui parle d'une planète imaginaire, Peponi, et non d'un pays bien réel, le Kenya.

M. R.

LIVRE I

AUBE

Un

« Il y avait des hommes, sur Peponi, en ce temps-là », me confia Hardwycke en tirant sur sa pipe et en ramenant la couverture sur ses jambes. « Il y avait Dunnegan, qui a tué dix-sept cuirassés en un seul jour, et Bocci, qui partait chasser les diables de savane armé d'un simple épieu de bois. Et, bien sûr, il y avait Fuentes, le plus grand de tous les chasseurs. Je me souviens aussi d'un petit bonhomme dur comme l'acier, Hakira, qui a vécu près de cinq ans dans une caverne avec un félidémon. » Hardwycke eut un large sourire. « Avant la fin de la première année, le félidémon avait une frousse bleue de lui. Il y avait aussi Catamount Greene, qui est allé tout seul chez les Bogodas et est devenu leur roi, et il y avait Ramirez, qui s'est enfoncé dans le Grand Désert Occidental pauvre comme Job et en est revenu millionnaire. Seigneur ! » ajouta-t-il, la surprise se peignant sur son visage parcheminé. « Je n'avais pas repensé à Ramirez depuis près de cinquante ans. » Il poussa un soupir. « Et maintenant ils sont morts, tous jusqu'au dernier.

— Tous sauf vous, répliquai-je.

— Je n'en ai plus pour très longtemps, moi non plus, dit-il avec un haussement d'épaules. Cent treize ans, c'est rudement vieux, même avec les pièces de rechange qu'on m'a greffées un peu partout. J'ai dépassé mon temps d'une bonne vingtaine d'années. » Il tira une bouffée de sa pipe et regarda les rayons de soleil jouer dans la fumée. « Je ne tiens plus sur mes jambes, j'ai la vue qui baisse et on ne m'a pas plus tôt guéri d'un cancer que j'en attrape un autre. » Il soupira. « Et pourtant, j'ai de la veine d'être là. Il n'y a pas beaucoup d'hommes qui se soient fait étriper par un diable de savane et qui aient survécu pour le raconter. » Son regard se perdit par-delà les années. « Saviez-vous que j'ai été le premier homme à traverser la Forêt Impénétrable, et le premier à franchir les monts Jupiter ? On a même donné mon nom à une montagne.

— Je sais. Le mont Hardwycke. »

Il hocha la tête d'un air songeur. « Bien sûr, c'est maintenant le mont Pekana, mais il s'appelle toujours Hardwycke sur les vieilles cartes. On a aussi donné mon nom à un animal.

— Je l'ignorais. » Sa voix faiblissait un peu et je me penchai légèrement pour mieux l'entendre.

« La gazelle de Hardwycke. L'espèce est maintenant éteinte, mais il y en a deux au musée de Lodin XI, et tout un troupeau sur Deluros VIII. » Une expression de dégoût passa sur son visage. « Une horrible bête au goût infect. » Sa pipe s'était éteinte, mais il continuait à tirer dessus d'un air absent. « Enfin, je suppose que j'aurais pu me débrouiller plus mal. Je suis parti là-bas sans un crédit en poche, et j'en suis revenu avec une montagne et un animal qui portaient mon nom. Ce

n'est peut-être pas grand-chose, en un demi-siècle, mais c'est plus que ce qu'en ont rapporté beaucoup d'autres.

— Je trouve que c'est un très beau résultat.

— Je me demande bien ce qu'a pu devenir Catamount Greene. C'était un sacré petit teigneux, toujours à chercher la bagarre. Je me souviens d'un soir dans une taverne locale, ça devait faire dix ans qu'il était revenu de chez les Bogodas : il s'en est pris à cinq cadets de la Spatiale pratiquement deux fois plus grands que lui, et il a bien failli les tuer tous. » Hardwycke secoua la tête. « Un drôle de gars, Greene. Il vous aurait donné sa chemise, et puis il vous aurait fait les poches pendant que vous la lui rendiez. » Il se redressa soudain. « Voilà que je recommence à radoter. Vous m'aviez demandé de vous parler des cuirassés, n'est-ce pas, monsieur Breen ?

— Tout ce que vous pouvez me dire sur Peponi m'intéresse », répondis-je avec le maximum de tact.

Il sourit. « Mais on ne vous paye pas pour le reste, hein ? C'est des cuirassés que tout le monde veut entendre parler.

— Personne ne me paye, expliquai-je encore une fois. Je me documente pour ma thèse.

— C'est vrai, dit-il en hochant lentement la tête. J'oublie sans arrêt que vous n'êtes pas journaliste. Aucun de ces imbéciles n'est jamais allé sur Peponi, contrairement à vous.

— Non, je n'y suis pas allé, monsieur. »

Il me regarda d'un air intrigué. « Et pourquoi donc ? Vous écrivez sur les cuirassés, non ?

— Il n'en reste plus un seul, fis-je remarquer.

— Ils ont vraiment tous disparu ? demanda-t-il, sincèrement étonné.

— Le dernier est mort il y a dix-sept ans. »

Il poussa un soupir. « Si vous aviez pu les voir de mon temps, vous auriez juré qu'ils étaient là pour toujours. » Il changea de position dans son fauteuil et sembla regarder des dizaines d'années en arrière. « Il y avait des troupeaux qui mettaient toute une journée à passer et on sentait trembler le sol cinq kilomètres à la ronde. Il devait y en avoir dix ou douze millions quand je suis arrivé sur Peponi.

— L'évaluation officielle est plus proche de quinze millions », précisai-je, me demandant soudain comment il faisait pour s'adapter à l'environnement stérile de cette pièce après une vie passée à explorer des horizons sans fin.

Il hocha tristement la tête. « Comment une créature aussi imposante et aussi répandue a-t-elle pu disparaître en l'espace d'une vie humaine ? fit-il d'un air songeur.

— Vous les avez chassés jusqu'à l'extinction, suggérai-je.

— Foutaises ! rétorqua-t-il fougueusement. Tous les hommes qui ont jamais posé le pied sur Peponi en ont à peine entamé le nombre ! Ces foutus ouïes-bleues en ont massacré bien davantage.

— Les ouïes-bleues ? Qu'est-ce que c'est ? m'étonnai-je.

— Les indigènes. On ne pouvait pas les appeler des singes, ou des hommes-singes, une fois qu'on s'est aperçu qu'ils étaient intelligents, même si c'est à ça qu'ils ressemblaient, alors on les a baptisés ouïes-bleues.

— Pourquoi ? demandai-je. Le mot "ouïe" fait penser à un poisson, et je sais que les indigènes respirent de l'oxygène. »

Hardwycke hocha la tête. « Exact. Mais ils ont sur le côté du cou une bande de muscles bleus qui dépasse de

leur pelage roux. On dirait tout à fait des ouïes de poisson. On les appelait ouïes-bleues avant mon arrivée et le nom leur est resté. Jusqu'à ce qu'ils protestent, en tout cas. » Il s'interrompit, l'air songeur. « Une belle bande de bons à rien, dans l'ensemble. » Nouvelle pause. « À part celui qui mène maintenant la danse, ajouta-t-il avec une admiration mitigée. Lui, il est plus intelligent que la plupart des humains que j'ai connus.

— Vous faites allusion à Buko Pepon ?

— Lui-même. Quoique ce ne soit certainement pas son vrai nom.

— L'avez-vous jamais rencontré ?

— Non. On n'a commencé à parler de lui qu'après mon départ. »

Il demeura ensuite silencieux et je ne lui posai plus de questions, de crainte de l'avoir fatigué. Pendant un moment, je crus qu'il s'était endormi, puis je décrétai qu'il s'était peut-être évanoui, épuisé. J'étais sur le point d'appeler une infirmière quand il ouvrit les yeux et regarda par la fenêtre, un air désenchanté sur son visage parcheminé.

« Vous auriez dû voir ça à l'époque, dit-il enfin. À la seconde où vous posiez le pied sur cette planète, c'était comme si vous veniez de redécouvrir le jardin d'Éden. Tout était si vert et si foisonnant de vie ! Des oiseaux par millions, des troupeaux de dos d'argent à perte de vue, l'eau la plus pure et la plus fraîche. Des fortunes à se faire dans l'agriculture ou la chasse au cuirassé. Tout un monde offert sur un plateau. » Il marqua une pause pour rassembler ses pensées. « Il y a des milliers de mondes, je sais… mais celui-ci était particulier.

— Êtes-vous allé là-bas spécialement pour chasser le cuirassé ? » demandai-je.

Il secoua la tête. « Je ne savais même pas ce qu'était un cuirassé. Je suis allé là-bas parce que j'étais jeune, avec des rêves plein la tête, et que je voulais voir des endroits qu'aucun homme n'avait jamais vus.

— Ce que vous avez fait.

— Non, me reprit-il. Je suis arrivé quinze ans trop tard. Il y avait déjà plusieurs centaines d'humains sur la planète. » Son regard se perdit dans le passé. « Ça devait être quelque chose, quand le premier d'entre eux s'est posé. » Il me regarda. « J'étais dans les premiers, mais je suis arrivé juste un peu trop tard.

— Deux cents humains pour toute une planète, on peut difficilement parler de surpopulation, remarquai-je.

— Je sais. Mais certains animaux commençaient déjà à éviter notre présence et les plus gros cuirassés avaient déjà disparu. Et les ouïes-bleues… Quand je suis arrivé, certains portaient même des vêtements et je vous prie de me croire qu'ils connaissaient la valeur d'un crédit. Pas si mal pour une bande d'hommes-singes qui n'avaient jamais entendu parler d'argent une vingtaine d'années plus tôt.

— Comment vivaient-ils jusque-là ? »

Il haussa les épaules. « Comment savoir ? Certains cultivaient la terre. Je suppose que les autres vivaient de chasse et de pêche.

— Avaient-ils jamais chassé le cuirassé ? »

Il sourit. « Ils n'avaient même jamais vu une roue, encore moins un astronef. Comment auraient-ils pu imaginer la

valeur d'un cuirassé pour un citoyen de la République ? Mais ils n'ont pas tardé à comprendre. Ils ont vite découvert la valeur d'un cornesabre, aussi. Ils en ont finalement assez appris pour nous foutre à la porte », dit-il. Puis il ajouta : « Je suis pourtant content d'être allé là-bas. Ça valait vraiment le coup.

— Racontez-moi ça », le pressai-je.

Nous savions depuis le début que le temps nous était compté, raconta Hardwycke. La colonisation d'une planète se passe toujours un peu de la même façon. Au début, il faut déterminer ses ressources, étudier ses perspectives de développement, fouiller un peu partout… mais si ça vaut le coup, les explorateurs, chasseurs et pionniers doivent bien vite céder la place aux colons et aux fermiers. C'est dans la nature des choses. La bougeotte et une envie irrépressible de voir ce qu'il y a derrière la prochaine colline, c'est peut-être ça qui pousse l'humanité à aller où elle va, mais il faut autre chose pour l'y faire rester.

En tout cas Peponi était différent. Peu importait d'où vous veniez, ou quel démon vous poussait de planète en planète, aussitôt posé sur Peponi, vous aviez l'impression d'être enfin arrivé chez vous, comme si Dieu s'était fait la main sur les autres mondes et que, cette fois-ci, il avait enfin réussi son coup.

Quand j'ai décidé d'aller là-bas, je n'avais aucune idée de ce que je voulais faire. L'agriculture ne m'attirait pas tellement et je ne connaissais rien au métier de mineur, alors j'ai décidé que la première chose à faire était d'étudier le terrain. J'avais un peu chassé pour le plaisir sur ma planète d'origine, je me

suis donc fait engager comme chasseur par le vieil Ephraïm Oxblood, qui commerçait sur les rivières du Grand Continent Oriental. En fait, il s'appelait Jones, mais c'était le genre de type à donner son nom à tout ce qu'il voyait et il trouvait Jones un peu trop passe-partout, c'est comme ça que Peponi s'est retrouvée avec une Oxblood River, un mont Oxblood, un lac Oxblood et tous les autres trucs qu'on peut trouver sur la carte – ou qu'on *pouvait* y trouver avant qu'ils ne changent tous les noms.

Quoi qu'il en soit, je crois qu'Oxblood était le troisième ou quatrième homme à avoir posé le pied sur Peponi. Il n'avait aucun goût pour l'agriculture ou pour quoi que ce soit qui aurait pu le faire tenir en place, alors il s'est enfoncé dans la brousse, a appris les langues locales et a vécu un an chez les Sibonis, une des tribus ouïes-bleues les plus guerrières. Il a même participé à quelques expéditions avec eux contre les Bogodas et les Kias. Le bruit courait qu'il aurait eu une épouse siboni pendant deux ou trois ans, mais je n'y ai jamais trop cru : même s'il avait été possible pour un humain de coucher avec une Siboni, je n'ai pas rencontré un homme qui n'aurait préféré se faire arracher les ongles plutôt que d'avoir des rapports sexuels avec une E.T.

Après avoir vécu quelque temps chez les Sibonis, Oxblood s'était fait une assez bonne idée de ce qui pouvait plaire aux ouïes-bleues et il s'est mis à commercer le long des rivières qui sillonnaient la région. Mais il s'est rapidement lassé et a décidé qu'il voulait voir davantage de Peponi, il s'est donc mis à commercer aussi avec les Kias, puis avec d'autres tribus et, l'âge venant, il s'est dit qu'il lui fallait un chasseur, aussi bien

pour se procurer une monnaie d'échange avec les indigènes que pour garder ses propres ouïes-bleues en forme. Il a passé une annonce, j'y ai répondu et il m'a engagé sur-le-champ. Les certificats de référence n'avaient jamais voulu dire grand-chose pour Oxblood, ni pour aucun des hommes qui avaient ouvert Peponi à la colonisation ; si vous étiez capable de faire le boulot, vous n'aviez pas besoin de références, et si vous n'en étiez pas capable… eh bien, ils s'en apercevaient assez vite et, après vous avoir enterré, ils passaient une annonce pour vous trouver un remplaçant.

Oxblood n'était pas venu m'attendre au spatioport. Il avait envoyé deux de ses pisteurs sibonis et, je vous prie de me croire, tout le monde s'écartait devant ces deux ouïes-bleues simplement vêtus de bandeaux autour des bras et de bracelets aux chevilles, armés de leurs javelots en forme de harpons (qu'ils portaient toujours attachés au poignet par des cordelettes d'herbe tressée), qui se dirigeaient droit sur le hall des arrivées sans accorder la moindre attention à qui que ce soit, humain ou indigène. Ils ne parlaient pas un mot de terrien et personne ne comprenait le siboni, mais ils brandissaient une feuille de papier froissée avec mon nom écrit dessus, alors j'ai pris mon sac sur le dos et je suis parti avec eux, carabine en bandoulière et fusil sonique en travers de la poitrine. La dernière vision que j'ai retenue du spatioport, c'est un missionnaire qui avait embarqué avec moi sur Barringer IV en train de me fixer d'un air inquiet en se signant tandis que je suivais ces deux ouïes-bleues à l'allure barbare dans l'atmosphère moite de Peponi.

Nous avons traversé un paysage grillé par le soleil, grouillant de vie exotique. Il y avait d'immenses troupeaux d'herbivores

argentés et de petits groupes de créatures au long cou qui nous regardaient passer avec curiosité. Au-delà, j'apercevais d'énormes formes brunes, mais elles étaient trop loin pour que je distingue les détails. De temps en temps nous passions près d'un fauve tapi dans l'ombre, mais si je me tenais prêt à faire usage de mon fusil sonique, aucun ne nous prêta la moindre attention.

Je trouvais extrêmement frustrant de ne pas pouvoir parler avec mes guides. J'étais fatigué, j'avais chaud et soif et j'aurais voulu savoir pourquoi le vieil Oxblood n'était pas venu m'accueillir en personne, ou du moins pourquoi il ne m'avait pas envoyé une voiture. En fait, j'étais sur le point de faire demi-tour vers le spatioport quand nous parvînmes à un vaste campement dressé dans une clairière. Il était constitué de plusieurs huttes de paille construites en un large demi-cercle et de deux dômes géodésiques soigneusement installés à l'ombre des arbres. Sur une branche se tenait une petite troupe de primates qui écoutaient les bruits en provenance d'un tout-terrain garé à une dizaine de mètres. J'entendis des chocs métalliques et aperçus deux jambes sortant de sous le véhicule.

« Bonjour, dis-je, et un instant plus tard un homme buriné aux cheveux gris s'extirpa de sous la voiture.

— C'est toi, Hardwycke ? » demanda-t-il en essuyant le cambouis de son visage.

Je hochai la tête.

« Eh bien, tu as l'air d'être arrivé jusqu'ici sans problème. » Il tendit la main. « Je suis Ephraïm Oxblood. J'avais l'intention de venir te chercher en voiture, mais nous avons cassé

un essieu. » Il cracha par terre. « J'ai beau leur expliquer, ils continuent à croire que plus on passe vite sur un nid-de-poule, moins ça abîme cette foutue bagnole. » Il cracha encore et je vis qu'il chiquait un tabac rougeâtre. « Enfin, je t'offre quelque chose à boire ?

— Pourvu que ce soit frais », répondis-je en laissant tomber mon sac à terre avant de jeter dessus les deux fusils.

« Tu as l'air fatigué, dit-il après avoir aboyé un ordre à un de ses Sibonis qui m'apporta une boîte de bière tiède.

— Je le suis. Nous avons beaucoup marché et il fait chaud. »

Je bus une petite gorgée de bière, décrétai que j'aimais son goût assez particulier et en avalai une longue goulée.

« Tu auras l'occasion de marcher beaucoup plus que ça avant d'en avoir fini avec ce boulot, dit-il avec un petit rire. Mais tu aurais dû faire porter ton attirail par les ouïes-bleues. C'est pour ça que je t'en avais envoyé deux.

— Je ne savais pas comment le leur demander.

— On ne leur *demande* pas, fiston. On leur *ordonne*. » Il aboya quelque chose en siboni et le campement s'anima immédiatement. Des ouïes-bleues couraient partout, pour allumer un feu, emporter mes affaires sous le dôme qu'Oxblood avait désigné comme le mien, ranger les outils. Les primates, au vu de cette activité, se réfugièrent en jacassant bruyamment dans les plus hautes branches, faisant s'éparpiller une nuée de petits oiseaux multicolores.

Oxblood se tourna vers moi. « Je te servirai d'interprète pendant deux semaines, dit-il.

— Et ensuite ? » demandai-je en allumant un petit cigare avant de lui en offrir un qu'il refusa.

« Ensuite, tu ferais mieux d'apprendre le siboni ou de leur apprendre le terrien. » Il s'interrompit pour écraser un petit insecte qui lui rampait dans le cou. « Ça sera plus facile pour toi d'apprendre le siboni.

— Combien de temps vous a-t-il fallu pour l'apprendre ?

— Oh, quatre ou cinq mois. Ce n'est pas trop difficile. C'est une langue vraiment très simple.

— Mais vous ne me donnez que deux semaines, fis-je observer.

— Tu n'as pas besoin d'apprendre cette foutue langue à fond », répondit-il, et je n'aurais su dire si ses yeux luisaient de colère ou d'amusement. « La seule chose que tu as à savoir, c'est quoi leur dire quand tu es en chasse ou qu'il y a quelque chose à faire au camp. » Il se mit debout. « Tu es prêt pour le dîner ?

— Je pensais prendre d'abord un bain. Je me sens tout sale.

— Prends une douche sonique », répliqua-t-il. Puis, voyant ma déception, il me regarda fixement et dit : « L'eau est plutôt rare, par ici.

— J'ai vu une rivière à moins d'un kilomètre, en venant.

— Elle grouille de serpents venimeux. En plus, il faut trois jours pour purifier cette flotte et nous ne resterons pas ici aussi longtemps. J'imagine que tu es habitué à te prélasser dans une baignoire, mais tu es sur Peponi, maintenant. Nous allons dans des endroits où tu seras bien content d'avoir trois gorgées d'eau par jour et nous n'en avons pas à gaspiller pour des frivolités de ce genre.

— Je comprends, monsieur Oxblood.

— Je n'en suis pas sûr. Mais ça viendra. Et appelle-moi Ephraïm.

— D'accord… Ephraïm.

— Encore une chose, dit-il en me regardant dans les yeux. Comment veux-tu qu'on t'appelle… August ou Hardwycke ? »

Je haussai les épaules. « Qu'est-ce que ça peut faire ?

— Pour toi et moi, rien, mais pour les ouïes-bleues, ça fait une différence.

— Je ne comprends pas.

— Tu es leur patron. Ils s'attendent à t'appeler Patron quelque chose. Peu importe quel nom tu choisis, mais choisis-en un, qu'ils sachent.

— Hardwycke, je suppose.

— Bien. » Il claqua dans ses mains et soudain tous les ouïes-bleues s'immobilisèrent pour se tourner vers lui. Il dit alors une phrase en siboni où je ne perçus que ces deux mots : « *Patron Hardwycke* », et les ouïes-bleues hochèrent tous la tête. Puis il se remit au travail sur la voiture, les ouïes-bleues retournèrent à leurs occupations et je me dirigeai vers mon dôme pour prendre une douche sonique.

Quand je ressortis après avoir passé des vêtements propres, Oxblood donna encore un ordre et un des Sibonis entra dans ma tente pour ramasser mon linge sale.

« Il te le rendra lavé demain matin, expliqua Oxblood. Il s'appelle Prumbra, ajouta-t-il. Il est à toi tant que tu travailles pour moi.

— À moi ? » répétai-je.

Oxblood acquiesça. « Ne lui donne jamais de pourboire, parce qu'il ne sait pas ce qu'est l'argent. Rosse-le quand il fait une connerie et donne-lui un supplément de viande quand il a bien travaillé. »

Je hochai la tête. Puis une odeur de viande grillée atteignit mes narines et je me tournai vers le feu de camp.

« Je n'ai encore jamais mangé de viande grillée au feu de bois, dis-je.

— Si ces idiots voulaient bien apprendre à emballer correctement le réchaud de voyage et cesser de passer dans tous les trous de la piste, tu aurais pu rester dans une miséricordieuse ignorance. Ils m'ont démoli trois réchauds et j'ai fini par laisser tomber. »

D'épaisses pièces de viande cuisaient sur une grille métallique et cette vue, associée à l'odeur, me rappela que je n'avais pas mangé de la journée.

« Qu'y a-t-il à manger ? demandai-je.

— Du souillard, répondit-il.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Une espèce de sanglier local. Laid comme un gros cul. Il pèse environ deux cent cinquante kilos et passe son temps à se rouler dans la boue.

— Ça sent bon, dis-je en fermant ma veste car l'air commençait à fraîchir.

— C'est infect. Rapporte-m'en un pour le dîner et tu es viré sur-le-champ.

— Alors pourquoi… ?

— Les Sibonis sont de grands guerriers, dit-il d'un air sardonique. Ils refusent de chasser une bête qui n'aurait pas une chance égale de les tuer… et un souillard contre un javelot constitue un match assez équilibré.

— Quel genre d'animaux devrai-je chasser pour vous ?

— Principalement des dos d'argent.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Je t'emmènerai faire un tour demain matin pour te montrer. » Il me regarda d'un œil pénétrant. « Tu as apporté ce que je t'ai demandé ?

— Un fusil sonique et une carabine à projectiles.

— Bien, dit-il en hochant la tête.

— Mon fusil à laser va me manquer, malgré tout.

— Le coin est trop sec. Si tu rates ton coup, tu risques de foutre le feu à toute la région. Avant d'y aller, nous allons installer une cible et régler tes armes sur deux cents mètres ; tu as peu de chances d'approcher un dos d'argent de plus près… ils sont extrêmement farouches. » Il me regarda à nouveau. « Quel genre de bestioles chassais-tu, chez toi ?

— Surtout du petit gibier… et quelques antilopes importées de la Terre.

— Eh bien, tu apprendras.

— Je l'espère.

— J'espère aussi. J'ai horreur des enterrements.

— Je croyais que j'étais votre premier chasseur », dis-je.

Il secoua la tête. « Le cinquième.

— Vous avez enterré tous les autres ?

— Deux seulement. Le troisième a démissionné.

— Et le quatrième ? demandai-je.

— C'est celui que tu remplaces. Il m'a quitté pour chasser le cuirassé.

— J'en ai entendu parler. Ils sont aussi gros qu'on le raconte ?

— Ça dépend de qui te l'a raconté, répondit-il. Ils pèsent une dizaine de tonnes.

— J'aimerais en voir un.

— Tu en verras. La moitié des types qui sont sur Peponi sont là pour les chasser. » Il se tourna et aboya un ordre dans l'obscurité naissante. Un instant plus tard, un Siboni arriva avec un petit sac de feutre à la main. Oxblood le lui prit et en retira un magnifique cristal rouge à facettes presque aussi gros que le poing.

« Tiens, dit-il en me le tendant. Tu en as déjà vu ?

— Uniquement en hologramme, dis-je en manipulant l'objet avec respect. Mais j'ai lu des articles à leur sujet. C'est vraiment un œil de cuirassé ? »

Il hocha la tête. « Exactement. Ici, on appelle ça des oculithes.

— C'est magnifique !

— Les bijoutiers de la Terre et de Deluros VIII n'en ont jamais assez. Une oculithe de la nuance voulue de rouge peut aller chercher dans les cinq mille crédits ; même les jaunes rapportent près de mille crédits. » Il se tut un instant. « Je n'arrive pas à comprendre pourquoi les bleues n'ont aucune valeur, mais je suppose qu'ils ont leurs raisons.

— Comment fait-on pour se rapprocher jusqu'à savoir de quelle couleur elles sont ? demandai-je en lui rendant l'oculithe.

— On se méfie, répondit-il en étouffant un rire.

— À mon idée, on les tue d'abord et on s'occupe de la couleur de l'œil après.

— C'était ce qu'on faisait avant, acquiesça-t-il, mais le gouvernement s'en est mêlé. Un permis pour un cuirassé coûte mille deux cents crédits, alors si tu ne reviens qu'avec

des oculithes bleues, tu peux prendre une belle déculottée, et tu rentres tout juste dans tes frais avec des jaunes. La chasse au cuirassé n'est plus un massacre de masse mais une science exacte… ce qui ne veut pas dire qu'ils ne sont pas braconnés à tout va. Mais un bon chasseur peut quand même faire fortune en respectant la loi. Fuentes en a rapporté plus de deux cents, l'année dernière… cent quatre-vingt-dix-sept rouges et cinq jaunes.

— J'ai lu son livre », dis-je en scrutant l'horizon dans la lumière déclinante, juste au cas où un cuirassé viendrait à passer. Mais je ne voyais qu'un énorme troupeau de grands herbivores bruns suivis à distance respectueuse par un petit groupe d'animaux tachetés qui avaient l'air de déterrer des racines. « C'est une des choses qui m'ont convaincu de venir sur Peponi.

— Il l'a fait écrire par un nègre, dit Oxblood avec un reniflement de mépris.

— Vraiment ?

— Fuentes est peut-être un sacré chasseur, mais c'est tout juste s'il saurait écrire son nom par terre avec un bâton. Divise par trois tout ce qu'il raconte et tu seras plus près de la vérité.

— Et vous, chassez-vous parfois le cuirassé pour leurs yeux ?

— Leurs oculithes, me corrigea-t-il. Non, si je peux faire autrement. Il est plus facile de s'en procurer par le troc.

— Avec les ouïes-bleues, vous voulez dire ? »

Il acquiesça. « Beaucoup portent des oculithes en guise d'ornements.

— Vous voulez plaisanter, dis-je d'un ton peu assuré. Personne ne peut tuer un cuirassé avec une simple lance.

— Exact. Mais quand ils en trouvent un déjà mort, ils prélèvent ses yeux. Généralement, ils en échangent une paire contre un quartier de viande, quoique certains préfèrent du sel ou du cuivre et quelques-uns des trucs encore plus bizarres. »

Soudain, un hurlement suraigu retentit dans le petit campement.

« Qu'est-ce que c'était que ça ? demandai-je.

— Un diable de savane, probablement, ou peut-être un félidémon, dit-il sans la moindre trace d'inquiétude. Ils se mettent en chasse à la tombée de la nuit.

— Ne s'attaquent-ils jamais à l'homme ?

— Non, ils rôdent généralement aux abords des grands troupeaux et s'en prennent aux animaux jeunes ou malades… quoique, ajouta-t-il d'un air songeur, je suppose qu'ils se laisseraient tenter par un homme seul et sans armes s'ils lui tombaient dessus. »

Deux Sibonis approchèrent pour installer deux chaises et une petite table qu'ils recouvrirent d'une nappe sur laquelle ils posèrent une lampe qui semblait invisible aux insectes.

« Le dîner est prêt, annonça Oxblood en se dirigeant vers une chaise.

— Où mangent les Sibonis ? demandai-je en m'asseyant en face de lui.

— Ils se rassembleront autour du feu pour chanter, danser et manger quand nous aurons terminé, répondit Oxblood. À minuit, il ne restera plus une miette de viande sur les os de ce souillard.

— C'est bizarre, dis-je. Dans le livre de Fuentes, j'ai lu qu'ils ne mangent que le cœur des animaux qu'ils ont tués et laissent le reste aux charognards. »

Oxblood eut un rire étouffé. « Il y a une différence entre *préférer* le cœur et refuser de toucher au reste. Mais si l'un d'eux a fait quelque chose d'exceptionnel, une chose pour laquelle tu aimerais vraiment le récompenser, ce soir-là, au dîner, donne-lui le cœur de ce que tu as tué. Ils pensent que ça les rend courageux. Pour ma part, je mangerais plutôt le cœur de celui qui a tué, si c'était le courage que je cherchais.

— J'ai remarqué leurs huttes, dis-je en montrant le demi-cercle de paillotes, de l'autre côté de la clairière. Ils vivent en permanence là-dedans ?

— Non. Il leur faut une vingtaine de minutes pour en construire une. Ils se contentent de les abandonner quand nous partons. »

Il donna un ordre, un Siboni apporta la viande et un instant plus tard je goûtai pour la première fois au souillard. C'était aussi mauvais que l'avait dit Oxblood : coriace, caoutchouteux, avec un fort goût de gibier. Je mangeai la moitié de ma portion avant de repousser mon assiette.

Il dit autre chose en siboni et un des ouïes-bleues apporta à table une corbeille de fruits exotiques.

« Dessert, annonça le Siboni.

— Je croyais qu'ils ne parlaient pas le terrien, dis-je, surpris.

— Oh, de temps en temps l'un d'eux grappille un mot ou deux pour faire l'intéressant, répondit Oxblood avec un haussement d'épaules peu impressionné. Bon sang, donnez-leur la moitié d'une occasion et ils se mettront à porter vos vêtements

et à boire votre gnôle. Et il n'y en a pas un qui n'échangerait pas épouse et enfants contre une occasion de conduire la voiture. Je ne comprends pas pourquoi ils tiennent tant à imiter les humains ; on ne voit personne, chez nous, essayer de singer les ouïes-bleues. »

Nous terminâmes le dîner par une bière tiède – Oxblood m'expliqua qu'un des Sibonis avait démoli son réfrigérateur portatif – puis nous gagnâmes nos bulles. Je transpirais tellement que je pris une autre douche sonique avant de me mettre au lit avec un intense soulagement. Les crissements, pépiements et criaillements de la faune environnante étaient de temps en temps interrompus par le rugissement lointain d'un fauve. J'écoutai, fasciné, pendant quelques instants, mais je ne tardai pas à sombrer dans un profond sommeil, épuisé.

Je venais à peine, semblait-il, de poser ma tête sur l'oreiller, quand j'entendis Oxblood crier des ordres aux Sibonis. Je me levai, enfilai mes vêtements et ouvris la porte de ma bulle.

« Que se passe-t-il ? demandai-je d'une voix pâteuse.

— Nous levons le camp, répondit Oxblood. Va prendre un café et tiens-toi prêt à partir.

— Il fait encore nuit.

— Le soleil se lève dans vingt minutes. Nous avons beaucoup de chemin à faire ; inutile de perdre du temps. »

Je me dirigeai vers la table qu'avait dressée Prumbra, avalai en vitesse deux tasses de café, puis chargeai mes affaires à l'arrière du tout-terrain. Prumbra y ajouta soigneusement mes vêtements fraîchement lavés.

« Bien, dit Oxblood en venant me rejoindre. Les Sibonis vont partir préparer le camp à la fourche de la rivière, une

vingtaine de kilomètres au nord d'ici. Nous les rejoindrons pour le déjeuner.

— Et nous, où allons-nous ? demandai-je.

— Dans la savane, dit-il en s'installant sur le siège du conducteur. Il est temps de voir comment tu te débrouilles avec un fusil. »

Je me hissai sur le siège du passager et un instant plus tard nous roulions à travers la prairie qui paraissait s'étendre à l'infini.

« En temps ordinaire, nous nous contenterions de nous arrêter au premier troupeau qui croise notre route pour abattre une bête, expliqua Oxblood. Inutile de laisser une chance à l'animal quand on ne chasse pas pour le sport. Mais comme tu te retrouveras plus souvent à pied qu'en voiture, je vais m'arrêter à un kilomètre de ce que nous aurons choisi pour le dîner et tu partiras le chasser à pied. »

Nous n'avions pas parcouru plus d'un kilomètre que nous vîmes un immense troupeau d'énormes herbivores à cornes.

« Des foudroyants, dit-il. Ils peuvent peser près d'une tonne. Des bestioles très vicieuses, horriblement difficiles à tuer.

— Vous voulez que j'en abatte un ? » demandai-je en me tournant pour attraper mon fusil sonique.

Il secoua la tête. « Trop coriaces. »

Nous roulâmes encore un peu, puis il se mit à décrire un large demi-cercle autour d'un animal tapi dans l'herbe.

« Qu'est-ce que c'est ? demandai-je en mettant une main en visière au-dessus de mes yeux.

— Un diable de savane. Nous allons nous rapprocher pour que tu puisses bien le voir. »

Il continua à décrire un demi-cercle, mais légèrement plus serré, et soudain j'aperçus un félin jaune et roux couché dans les hautes herbes.

« Un de nos carnivores, dit Oxblood. Pas aussi gros qu'un félidémon, mais bien plus dangereux. Magnifiquement camouflé, en plus ; très difficile à repérer.

— Mais *vous* l'avez repéré, fis-je observer. Comment ? »

Il sourit et montra le ciel où tournaient une douzaine de grands oiseaux.

« Il vient de tuer une proie, expliqua Oxblood. Dès qu'il sera parti, ils descendront s'occuper des restes. »

Il vira à angle droit pour s'éloigner du diable de savane et se remit à rouler à travers la plaine. Quelques minutes plus tard, nous aperçûmes un grand troupeau d'herbivores de quatre ou cinq espèces différentes et Oxblood arrêta la voiture.

« Très bien, dit-il en testant le vent avec la fumée de sa pipe. Tu vois ces bestioles argentées ? »

Je regardai et parvins à distinguer une trentaine de créatures délicates à la robe argentée.

« Oui, dis-je.

— Ce sont des dos d'argent. Ce sont eux qui fournissent la meilleure viande. Les mâles sont ceux qui ont de grandes cornes en spirale ; ceux avec les petites cornes droites sont les femelles. Essaie de tuer un jeune dont les cornes commencent tout juste à pousser, ce sont les plus tendres. » Il marqua un temps. « Le cœur est juste derrière le coude gauche, dans le tiers inférieur de la poitrine.

— Jusqu'où puis-je m'approcher avant qu'ils ne se sauvent ?

— Environ deux cents mètres, avec un peu de chance. »

Je reposai le fusil sonique pour prendre la carabine.

« Ils sont trop près les uns des autres, dis-je. Je risquerais d'en blesser deux ou trois si celui que je vise tombe trop vite. »

Il marqua son accord d'un hochement de tête puis se renfonça dans son siège tandis que je descendais de voiture et m'éloignais en direction des dos d'argent. Quand je fus arrivé à trois cents mètres, ils devinrent nerveux et un instant plus tard deux herbivores bruns détalèrent. Les dos d'argent ne tardèrent pas à les imiter. J'épaulai rapidement mon arme, pris un jeune dos d'argent dans ma ligne de mire et fis feu. Pendant un instant, je crus l'avoir manqué parce qu'il ne se passa absolument rien, mais après avoir couru sur cinq ou six cents mètres, il trébucha soudain et tomba à terre.

Oxblood vint me prendre avec la voiture pour nous conduire auprès du dos d'argent abattu. Le vieil homme descendit de voiture, s'approcha de l'animal, regarda où il avait été touché et hocha la tête.

« Tu feras l'affaire, dit-il. Aide-moi à le charger.

— Vous ne voulez pas le dépecer d'abord ? » demandai-je.

Il secoua la tête. « C'est le travail des ouïes-bleues », dit-il d'un air dégoûté. Il se pencha et souleva la croupe de la bête, attendit que je l'aie prise par la tête et nous la hissâmes à l'arrière du tout-terrain.

« Prumbra est vexé parce qu'il ne travaille plus pour moi, dit-il tandis que nous nous remettions en route. Donne-lui le cœur de cette bestiole, ce soir, ça lui remontera le moral.

— Très bien », acquiesçai-je.

Nous passâmes les trois heures suivantes à rouler à travers la plaine, Oxblood me montrant divers animaux qu'il avait repérés, puis, alors que le soleil était déjà haut dans le ciel, il décréta qu'il était temps de repartir vers le nord pour rejoindre les Sibonis. Nous roulions en ligne droite depuis près de six kilomètres quand il fit soudain halte et porta ses jumelles à ses yeux.

« Ça t'intéresse de voir un cuirassé ? demanda-t-il.

— Oui, bien sûr ! dis-je, tout excité.

— Garde ton fusil à portée de main, dit-il en repartant sur la droite. Ils ont beaucoup été chassés dans le coin. Certains risquent aussi bien de te charger que de te regarder. »

Il vira vers le nord-est et, au bout d'un moment, j'aperçus deux énormes silhouettes sur la plaine, juste à côté d'un bosquet de grands arbres verts. Arrivé à moins de cinq cents mètres, je les vis mieux.

C'étaient des animaux massifs, mesurant près de cinq mètres au garrot, et recouverts de haut en bas d'une épaisse fourrure brune. Leur tête était énorme et ils avaient une longue lèvre inférieure préhensile. Leurs oreilles étaient petites et rondes. Leur nez très large (et il le parut encore davantage quand ils se tournèrent vers nous, les narines dilatées pour humer le vent). Ils donnaient une extraordinaire impression de force, mais j'avais lu dans le livre de Fuentes qu'ils étaient aussi capables de courir à une vitesse de cinquante kilomètres à l'heure sur de courtes distances.

« Alors ? chuchota Oxblood.

— Je n'ai jamais rien vu d'aussi gros, répondis-je. Comment fait-on pour les tuer ?

— Ils ont une grande concentration de vaisseaux sanguins dans l'épaule, expliqua-t-il. Une balle dum-dum bien placée suffit généralement à les tuer.

— Et si on les vise au cerveau ? »

Il rit. « Aucune balle ne serait capable de traverser une telle épaisseur d'os. Tu vois ce petit renfoncement du crâne, juste devant l'oreille ?

— Oui.

— Une rafale de fusil sonique juste à cet endroit pourrait y arriver. Cinq centimètres plus haut ou à côté et tu te retrouves avec un cuirassé fortement contrarié.

— Je ne vois pas la couleur de ses yeux, dis-je en lui empruntant les jumelles.

— Ça, c'est bien le problème, hein ? répondit-il avec un sourire amusé.

— Jusqu'où faut-il se rapprocher ?

— Trente mètres devraient suffire… s'il regarde droit vers toi. Sinon, quinze ou vingt.

— Et que se passe-t-il si on arrive à quinze mètres et qu'on constate qu'il a les yeux bleus ? »

Il étouffa à nouveau un rire. « Dans ce cas, tu te mets à courir comme un dératé en espérant qu'il est trop occupé à se remplir la panse pour se soucier de toi. »

Un des cuirassés fit quelques pas vers nous et émit un puissant beuglement.

« Il s'apprête à charger ? demandai-je.

— Je ne crois pas. Il essaie sans doute simplement de nous faire déguerpir pour que sa femelle et ses petits puissent sortir de ce bosquet. »

L'animal beugla encore une fois et Oxblood partit très lentement en marche arrière.

« Ils n'aiment pas les mouvements brusques, dit-il. Ils risquent moins de charger si tu recules lentement que si tu pars dans un nuage de poussière. »

Le cuirassé continua de nous suivre.

« Eh bien, s'il est assez stupide pour abandonner ses copains et s'aventurer dans les herbes rases, il n'a de toute manière pas beaucoup de chances de transmettre ses gènes, dit Oxblood. Mon permis me donne encore droit à deux cuirassés. Pourquoi ne pas faire comme si tu étais moi, prendre ton fusil et l'attendre ?

— Où serez-vous ?

— Je vais continuer à reculer en ligne droite, de façon qu'il vienne droit sur toi. Attends qu'il soit à environ vingt-cinq mètres, puis, s'il a les yeux de la bonne couleur, descends-le.

— Et s'il ne les a pas ?

— Touche ton chapeau de la main gauche et je partirai à toute vitesse pour l'éloigner de toi.

— Et si je l'intéresse plus que vous ? demandai-je nerveusement.

— Les cuirassés ont la vue très basse et le vent souffle dans la mauvaise direction, dit calmement Oxblood. À vingt-cinq mètres, il sera incapable de te distinguer d'un tronc d'arbre et très peu de cuirassés chargent les troncs d'arbre. »

Je pris ma carabine et descendis précautionneusement de voiture tandis qu'Oxblood continuait de reculer. Puis je mis un genou à terre et attendis.

Le cuirassé s'approcha à cinquante mètres, puis quarante, puis trente et je ne voyais toujours pas la couleur de ses yeux.

Je voyais tout le reste, malgré tout : l'énorme musculature de ses épaules, sa lèvre inférieure incroyablement flexible, les myriades d'insectes multicolores qui dansaient autour de sa tête massive. Je percevais sa puissante odeur musquée et j'entendais non seulement le bruit de sa respiration, mais aussi les gargouillements de son estomac.

Finalement, à quinze mètres, je parvins à distinguer que son œil le plus proche était jaune orangé. J'alignai dans ma mire le point de son épaule où convergeaient tous les vaisseaux sanguins et pressai doucement la détente… alors l'enfer se déchaîna.

Le cuirassé se tourna droit sur moi en poussant un braillement assourdissant tandis que ses deux compagnons accouraient voir ce qui lui était arrivé. Il décrivit un cercle complet, puis m'aperçut, étendit vers moi cette terrifiante lèvre inférieure et franchit comme un bulldozer les quinze mètres qui nous séparaient. Je fis un saut de côté, roulai à terre, puis me redressai et tirai trois balles d'affilée dans la poitrine de la créature. Elle passa près de moi en courant, comme si elle ne sentait pas ses nouvelles blessures, et chargea la voiture. Oxblood commença à manœuvrer pour lui échapper, mais la bête eut beau vaciller une ou deux fois, elle suivait toutes les manœuvres d'Oxblood avec une agilité remarquable. Puis la voiture s'enlisa dans une ornière et je crus qu'Oxblood était fichu, mais à l'instant même où le cuirassé arrivait à sa portée, il eut un spasme et mourut. Les autres cuirassés grattaient nerveusement le sol, beuglant et grondant comme s'ils essayaient de rassembler le courage de charger.

Oxblood bondit hors de la voiture, tira un couteau à lame incurvée et entreprit d'extraire rapidement les oculithes tandis que les beuglements se faisaient de plus en plus bruyants.

« Rends-moi un service, veux-tu ? dit-il calmement tandis que je le rejoignais en courant.

— Oui ? demandai-je, essoufflé.

— Ses deux copains songent à se joindre à la fête et mon permis n'est plus valable que pour un cuirassé. Éloigne-les, de façon que nous n'ayons pas à enfreindre la loi. »

Je regardai les deux gigantesques créatures qui s'étaient rapprochées à moins d'une centaine de mètres de nous.

« Comment ? demandai-je.

— Tu es un garçon intelligent, dit Oxblood sans lever un instant les yeux de son travail. Tu trouveras bien quelque chose. »

Je pris mon fusil et tirai trois coups de feu en l'air. Un des cuirassés se sauva, pris de panique, mais l'autre, toujours hurlant, déracina un petit arbre et le projeta au loin comme une simple brindille.

« Plus que quarante-cinq secondes », dit Oxblood.

Je tirai juste aux pieds du cuirassé, espérant que les morceaux de terre soulevés par la balle le cingleraient. J'aurais aussi bien pu essayer d'entailler son cuir épais de dix centimètres avec un couteau émoussé.

« Ça ne marche pas », dis-je nerveusement.

Le cuirassé se remit à gratter la terre en beuglant de colère.

« Je crois qu'il va charger, dis-je. Vous voulez que je le tue ?

— De quelle couleur sont ses yeux ?

— Je ne sais pas. Il est trop loin.

— Je ne vais pas perdre la dernière bête sur mon permis pour un bleu, dit-il d'un ton ferme. Tiens-le à distance.

— Je suis ouvert à toute suggestion, répondis-je tandis que la créature se rapprochait un peu plus vite de nous.

— Plus qu'une seconde… Je l'ai ! s'écria Oxblood. Vite ! À la voiture ! »

Nous nous précipitâmes à bord du tout-terrain à l'instant même où le cuirassé lançait sa charge. Le moteur se mit en route alors qu'il était à trente mètres, nous commençâmes à reculer alors qu'il était à dix mètres et, à peu près deux minutes plus tard, nous avions mis assez de distance entre lui et nous pour enclencher la marche avant, faire demi-tour sur place et partir à toute allure.

« Alors ? dit Oxblood.

— Alors quoi ? demandai-je en essuyant ma figure couverte de sueur et de poussière.

— Une sacrée façon de gagner sa croûte, non ? » dit-il, hilare.

Deux

Lorsque j'arrivai, Hardwycke était assis dans un coin, affalé dans un grand fauteuil chromé. Il détourna les yeux du stupide divertissement holographique qu'il était en train de regarder sur son ordinateur et éteignit l'appareil.

« Vous êtes revenu ? demanda-t-il.

— Si ça ne vous dérange pas, monsieur.

— Pas du tout. J'aime parler du bon vieux temps. En outre, j'ai dormi comme une souche après votre départ, hier soir. Je vous dois bien quelque chose en retour.

— Vous avez du mal à dormir ?

— Quand on a passé la moitié de sa vie dans la brousse, on se réveille au moindre bruit… ou on ne se réveille plus du tout. Ici, les gens arpentent les couloirs comme s'ils portaient des bottes. » Il se tut pour boire une gorgée d'un verre qu'il reposa ensuite sur une petite table. « Des vitamines, dit-il sur un ton confidentiel. J'ai lu l'étiquette. Il y a même de la vitamine E, là-dedans, ils pensent peut-être à me caser avec une des infirmières. » Il sourit de sa petite plaisanterie. « Voyons… où en étions-nous restés ?

— Vous me parliez de votre premier cuirassé. »

Il hocha la tête d'un air pensif. « C'est ça. Sacré bestiau, le cuirassé. Un jour, si jamais ils me débranchent de toutes ces machines, je crois que je retournerai là-bas pour les revoir une dernière fois.

— L'espèce est éteinte, monsieur », dis-je en regardant un des rayons de soleil qui illuminaient la chambre et en me demandant encore une fois comment un homme qui avait passé la plus grande partie de sa vie à courir les plaines de Peponi pouvait s'adapter à cet espace confiné.

« C'est juste », dit-il en regardant par la fenêtre, résigné à ne plus jamais voir un diable de savane ou un félidémon se glisser parmi les herbes. Son regard finit par se poser sur les patients semi-valides que des infirmières avaient sortis prendre l'air. Il fronça les sourcils et se tourna vers moi. « Enfin, ça vaut sans doute mieux comme ça. Ils ont fait leur temps, tout comme moi. Mais je suis surpris qu'aucun zoo ne soit allé en récupérer quelques-uns juste avant la fin.

— On l'a fait, mais les cuirassés n'ont pas bien supporté la captivité.

— Pas même sur une planète-zoo comme Serengeti ?

— Apparemment non.

— Eh bien, je suppose que je ne peux pas vraiment les en blâmer. » Hardwycke alluma sa pipe. « Ils ne pouvaient vivre que comme ils le faisaient, libres de sillonner les plaines et les forêts de Peponi. Ça ne vous dérange pas si je fume ? demanda-t-il en montrant sa pipe. Ça emmerde les infirmières et ça empêche la chambre d'avoir l'air trop stérile.

— Pas du tout. Je ne savais pas que les cuirassés vivaient dans la forêt. »

Il se carra dans son fauteuil. « Pas au début… mais quand tout le monde s'est mis à les chasser, ils se sont vite adaptés. » Il se tut un instant. « Vous seriez surpris de la capacité des animaux à s'adapter. Prenez-moi, par exemple : je n'ai jamais eu une tente ou une bulle aussi petite que cette chambre, et pourtant ça fait huit ans que je vis là-dedans.

— Quand a débuté la grande vogue de la chasse au cuirassé ? demandai-je pour essayer de le ramener à notre sujet.

— Juste après que Jonathan Ramsey eut raconté son safari, dit Hardwycke. Quand il a annoncé qu'il n'allait pas se représenter comme Secrétaire de la République, un tas de musées se sont cotisés pour l'envoyer sur Peponi leur chercher des spécimens. Johnny Ramsey n'a jamais su résister à l'appel de la chasse *ni* de la publicité – je crois me rappeler qu'il a sauté directement de sa résidence officielle, sur Deluros VIII, dans le vaisseau que Fuentes avait affrété pour lui – et à son retour il a dû vendre dix millions d'exemplaires de son livre. Ça a fait de Fuentes un héros du jour au lendemain et brusquement tout le monde est venu chasser sur Peponi. Ça a tout changé. Avant ça, nous partions seuls chasser des oculithes, et nous vendions de temps en temps un cornesabre aux Pinkies… mais tout d'un coup nous pouvions gagner beaucoup plus en guidant de luxueux safaris et en laissant à nos clients le soin de dégommer les animaux. Alors c'est ce que nous avons fait, conclut-il simplement.

— Oxblood aussi ? » demandai-je.

Hardwycke secoua la tête. « Non, lui, il s'est contenté de s'enfoncer plus loin dans la brousse. J'ai entendu dire qu'il avait fini par se retrouver dans les Connectrices.

— Les Connectrices ?

— Un chapelet d'îles tropicales qui faisait comme un gué entre le Grand Continent Oriental et le Grand Continent Occidental. » Il s'interrompit pour dissimuler prestement sa pipe dans les plis de son peignoir, car une infirmière venait de passer la tête dans la chambre. Il attendit qu'elle soit repartie, puis il tira une longue bouffée, toussa et poursuivit : « Mais j'ai quand même passé trois bonnes années avec lui et il m'a appris des trucs pour survivre là-bas qu'on ne trouve dans aucun livre. Finalement, il m'a donné tous ses Sibonis, mais ils n'étaient pas vraiment à mon goût. Je les ai emmenés dans deux ou trois safaris et j'ai fini par les laisser tomber pour prendre des Sorotobas à la place.

— Pourquoi donc, si je peux me permettre ?

— Beaucoup trop orgueilleux et arrogants. Ils refusaient d'apprendre le terrien, ils volaient tout ce dont ils avaient envie jusque sous votre nez, ils disparaissaient toujours au beau milieu d'un safari et puis ils réapparaissaient quelques mois plus tard comme si de rien n'était. En plus, ils mettaient les clients mal à l'aise ; les porteurs ne sont pas censés se comporter comme s'ils se débrouillaient mieux que leurs employeurs. Mais surtout, je pense que c'est parce qu'ils réussissaient à démolir le moindre appareil que je pouvais posséder. » Il se tut pour regarder un petit oiseau brun qui voletait devant la fenêtre. « Même ce vieux Prumbra, qui faisait tout son possible pour agir comme un homme, ne pouvait pas s'en empêcher. Il me suppliait de le laisser me couvrir quand je partais chasser le cuirassé, mais j'ai eu beau faire, je n'ai jamais pu lui faire comprendre que les balles ne vont pas plus vite si

on presse la détente comme un malade. » Il montra son oreille gauche et je remarquai alors qu'il lui manquait le lobe. « Le jour où il m'a fait *ça*, je lui ai retiré définitivement le fusil. Une semaine plus tard, il était parti et je ne l'ai plus jamais revu. Je suppose qu'il n'aurait jamais été convaincu que je lui avais donné sa chance avant de m'avoir fait sauter les deux oreilles et peut-être aussi le nez.

— C'est pourtant un Siboni qui est champion de tir de Peponi, fis-je observer.

— Qui vous a dit ça ?

— Je l'ai lu.

— Ah ouais ? » Il parut réfléchir un moment à la chose, puis il haussa les épaules. « Ça prouve bien ce que je vous dis : il y a une sacrée différence entre tirer à la cible et faire face à un cuirassé en train de charger.

— Comment étaient les Sorotobas ? demandai-je.

— Un peu plus civilisés que les Sibonis. » Il se tut, songeur. « Bon sang, il est impossible d'être moins civilisé que les Sibonis.

— Comment ça ?

— Pour commencer, les Sorotobas portaient des vêtements. Rien d'extraordinaire, juste quelques bouts de chiffon autour de la taille, mais c'était *quelque chose*. La plupart parlaient un peu terrien ; pas beaucoup, mais assez pour se faire comprendre. » Il s'interrompit, comme pour évoquer le souvenir de ses employés sorotobas. « Et ils voulaient être payés en crédits. Les pauvres abrutis ne pouvaient rien s'acheter avec et ils travaillaient pour des sommes ridicules, du genre un crédit par jour, mais si on ne les payait pas tous les matins, ils

refusaient de travailler. On pouvait les frapper, leur flanquer des coups de pied et les traiter de tous les noms, s'ils n'avaient pas leur crédit, ils restaient simplement assis là comme s'ils ne vous voyaient pas. » Il secoua la tête. « Et puis, au bout de trois mois de chasse, ils achetaient quatre-vingt-dix crédits une bouteille de mauvais alcool à qui voulait bien vendre aux indigènes, ils se rendaient malades à en crever et ils étaient prêts à repartir en expédition le lendemain matin. » Il haussa les épaules. « Comportement typique des régis.

— Des régis ? répétai-je, pas trop sûr d'avoir bien entendu.

— Les ouïes-bleues.

— J'ai peur de n'avoir pas bien compris. Il s'agit d'un type particulier d'ouïes-bleues ? »

Il secoua la tête. « La République a installé son centre administratif à Berengi – c'était alors une simple clairière au bord d'un fleuve, mais il paraît que c'est maintenant une ville de deux ou trois millions d'habitants – et s'est mise à édicter toutes sortes de lois. Et une de ces bonnes âmes a estimé qu'il était insultant d'appeler les indigènes des ouïes-bleues, alors elle a décrété que nous devions désormais les appeler de Respectables Gentlemen Indigènes. Nous les appelions toujours comme il nous plaisait dans la brousse, bien sûr, mais quand nous étions dans des régions civilisées, nous nous sommes mis à les appeler des régis.

— Un acronyme.

— Si vous voulez. Bien sûr, quand ils nous ont fichus dehors, ils ont décidé qu'ils ne voulaient plus être des régis non plus. Je ne sais pas comment diable ils se font appeler aujourd'hui.

— Des Péponiens, j'imagine.

— Ridicule.

— Pourquoi ?

— Ça n'a aucun sens.

— Comment ça ?

— Paradisien, ça a un sens, pour vous ?

— Je ne vous suis pas, dis-je. Qu'est-ce que le Paradis vient faire là-dedans ?

— Que croyez-vous que veuille dire Peponi ?

— Je ne sais pas, avouai-je. Je supposais que c'était le nom de l'homme qui a découvert la planète.

— Elle a été découverte par un certain Edward Ngana, du Corps des Pionniers. La règle veut que celui qui découvre une planète lui donne un nom. Il est tombé amoureux de cet endroit et l'a baptisé Peponi, ce qui signifie Paradis en swahili.

— En swahili ? Je n'en ai jamais entendu parler.

— Un vieux dialecte de la Terre. Personne n'en avait entendu parler, mais Ngana l'a trouvé dans les mémoires de son ordinateur.

— Très intéressant. Ngana s'y est-il installé ?

— Il a essayé. Il est mort de la fièvre deux mois plus tard. On dit que les ouïes-bleues ont tué sa femme et ses enfants. » Hardwycke s'interrompit, pensif. « Enfin, on ne peut pas lui en vouloir pour ce nom : ça devait être un vrai paradis, avant qu'on ne se mette à tout labourer et à massacrer le gibier, et que le gouvernement ne commence à fourrer son nez partout. Comme je vous l'ai dit, je suis arrivé quelques années trop tard. Mais j'ai écouté Oxblood parler du bon vieux temps, alors je sais comment c'était à cette époque.

— Que s'est-il passé après que vous l'avez quitté ? Avez-vous commencé à chasser le cuirassé pour votre propre compte, ou bien êtes-vous devenu guide de safaris ?

— Un peu des deux. Mais j'ai surtout organisé des safaris. Vu la cadence à laquelle les services gouvernementaux de Berengi pondaient lois et règlements, je me suis dit que je ferais mieux de me faire quelques références avant qu'ils ne commencent à mettre toutes sortes de restrictions à l'organisation de safaris.

— Ce devait être une existence intéressante.

— Ça dépendait des clients. Certains étaient assez corrects ; d'autres ne pensaient qu'à tirer sur tout ce qui bougeait. Ceux qui chassaient le cuirassé ne faisaient pas tous ça pour le sport ou pour l'argent, vous savez… certains individus aiment simplement tuer. Deux ou trois d'entre eux auraient même fait paraître les Sorotobas civilisés, en comparaison… et ce n'était pas une tâche facile.

— Comment étaient-ils ? demandai-je.

— Les clients ou les Sorotobas ?

— Les deux. »

La plupart des gens, raconta Hardwycke, pensent que les Sorotobas sont les plus paresseux de tous les ouïes-bleues, et Dieu sait qu'ils peuvent passer des journées entières sur leur cul à regarder pousser l'herbe. Mais quand on a vécu quelque temps parmi eux, on se rend compte que ce n'est pas par paresse qu'ils se comportent comme ça, mais par inertie.

Faites asseoir un Sorotoba et il restera assis toute la journée si vous ne lui dites pas de se lever pour faire autre chose. Mais

d'un autre côté, donnez-lui une tâche à accomplir et il sera tout aussi content de l'exécuter que de rester assis.

Je me souviens d'avoir perdu un régi alors que nous chassions le filevent dans les régions sèches du nord de Balimora, qui était alors la dernière ville avant le désert. Il s'appelait Penona et, en quittant le camp ce matin-là, je lui avais dit de creuser un puits, car nous allions rester là une semaine. Quand je suis revenu, il était mort, noyé dans son propre puits. Il avait creusé profond, environ deux mètres, et comme les Sorotobas sont originaires du désert, ils ne savent généralement pas nager. Manifestement, Penona avait creusé toute la journée, et comme personne ne lui avait dit d'arrêter, il avait continué jusqu'à ce que l'eau s'y engouffre et qu'il soit trop tard. L'inertie.

Les Sorotobas étaient très superstitieux, même par rapport aux autres tribus. Ça me rendait dingue. Vous pouviez passer six mois à apprendre la mécanique à l'un d'eux et si jamais votre tout-terrain tombait en panne et qu'il en trouve immédiatement la cause, il pouvait vous le réparer aussi bien qu'un humain. Mais s'il ne trouvait pas dans les cinq minutes ce qui n'allait pas, il laissait tout tomber et vous expliquait qu'il y avait une malédiction sur le véhicule. Et même après que vous l'aviez réparé vous-même et lui aviez montré d'où venait la panne, il se contentait de sourire et de répondre que votre magie était plus forte que la malédiction.

Ou bien vous pouviez partir à la chasse, seul ou avec des clients : si la chance vous souriait c'était parce qu'un de leurs dieux vous avait favorisé. Mais si votre pisteur avait trop la gueule de bois pour suivre une piste, ou si votre porteur

marchait sur une branche morte, effarouchant la proie que vous traquiez, eh bien, il y avait une malédiction sur cette chasse et il ne pouvait rien arriver de bon tant que tout le monde ne serait pas rentré au camp pour étriper un de leurs animaux domestiques ou refiler quelques crédits au sorcier du coin.

Certains s'étaient même convertis au christianisme. C'était grotesque, bien entendu – enfin, imaginez un E.T. qui va à la messe et se trimbale avec une bible ! Les missionnaires rentraient chez eux tout contents, et aussitôt les régis se mettaient à ressortir les dents de félidémons et les griffes de diables de savane ; vous compreniez alors que leur conversion tenait plus de l'envie de mettre la main sur un nouveau colifichet – le crucifix, en l'occurrence – que d'un éveil spirituel. Ceux qui ne redevenaient pas païens dans la minute suivant le départ des missionnaires allaient droit de l'église à la case de leur sorcier, ce qui leur donnait au moins quelque chose à faire le dimanche.

Pourtant, si vous les traitiez bien, les nourrissiez régulièrement et compreniez leurs limitations, les Sorotobas étaient aussi doués pour les safaris que les ouïes-bleues de n'importe quelle autre tribu. Et les sauvages – ceux qui n'avaient jamais été en contact avec l'Homme – étaient les meilleurs pisteurs que j'aie jamais vus. Vous les auriez abandonnés au centre de Berengi ou de n'importe quelle autre ville, ils auraient été perdus dans les deux minutes… mais vous pouviez les planter au beau milieu du Désert Méridional : ils vous trouvaient le seul point d'eau à trois cents kilomètres à la ronde. Ils oubliaient parfois où se trouvait le camp quand ils n'aimaient pas nos

clients, mais certains jours ils auraient pu retrouver la trace d'une boule de billard sur une route pavée.

Mon contremaître était un Sorotoba du nom de Magadi. Un grand gaillard tout en muscles qui riait tout le temps. Un peu limité côté cervelle, mais ils l'étaient tous. Il dirigeait le camp, faisait filer droit les autres Sorotobas, il distrayait même les clients en jonglant avec des blocs de pierre de dix livres comme si c'étaient des balles en caoutchouc. Quand il devait corriger les autres ouïes-bleues, il y allait de bon cœur ; nous n'avons jamais eu de mutinerie ni de désertion collective tout le temps qu'il a travaillé pour moi. C'en était arrivé au point où il se prenait pour un humain et se plaignait sans cesse de la stupidité et de la saleté des Sorotobas. Il s'était même mis à les traiter de régis ; c'était plutôt cocasse. Il faisait le tour du camp en criant : « Faites ceci, bande de sales régis ! » ou « Vous allez travailler, feignants de régis ! » et les clients se tordaient de rire. Au bout d'un moment, je lui avais donné un uniforme – une tenue de serveur que j'avais achetée dans un restaurant de Berengi, avec nœud papillon et tout – et il était si content qu'il ne l'enlevait même pas pour le laver. Il a fini par sentir si mauvais que nous avons dû nous en débarrasser et j'ai cru que le pauvre Magadi allait en mourir de désespoir.

Mon meilleur pisteur était un certain Prinbul. Il avait violé un quelconque tabou quand il était tout jeune et sa tribu l'avait rejeté. Il avait passé vingt ans à se débrouiller seul dans la brousse. Quand on le regardait, ce n'était qu'une énorme cicatrice, du sommet de son crâne au bout de ses orteils, mais je n'ai jamais trouvé un ouïes-bleues qui fasse mieux son

boulot. Prinbul avait vécu si longtemps au milieu des animaux qu'il pensait pratiquement comme eux.

Rien ne peut faire tourner plus vite un safari au désastre que d'avoir un client qui gaspille son quota de cuirassés sur un bleu ou un jaune pâle – avec les oculithes, la couleur est primordiale – et Prinbul était le seul régi à qui je faisais confiance pour me dire de quelle couleur était celui que nous traquions. Il avait un truc : il se frottait le moindre centimètre carré de peau avec de la bouse de cuirassé avant de ramper tout près de l'animal, sa propre odeur masquée par celle des déjections de celui-ci. Il ne s'est jamais trompé sur la couleur d'une oculithe. Il avait beau puer à des kilomètres, je lui ai donné un sacré paquet de cœurs de cuirassé au fil des années.

Il avait aussi un autre tour… il arrivait à attirer les félidémons à découvert pour qu'on les tue. Je l'envoyais dans la brousse pendant que mes clients remplissaient leur carnassière de bestioles moins dangereuses, et pendant deux jours, il tuait des gazelles ou des dos d'argent qu'il traînait sur un ou deux kilomètres dans la savane de façon qu'il soit impossible de rater leur piste, il accrochait la carcasse dans un arbre, puis il soufflait dans une espèce de sifflet qu'il s'était fabriqué. Le félidémon dont c'était le territoire n'était jamais loin et, au bout de trois ou quatre jours, il associait le son du sifflet à l'idée de repas facile. Puis Prinbul nous rejoignait, nous menait à l'endroit où il avait appâté le félidémon et soufflait dans son sifflet. Ça marchait presque à tous les coups.

J'ai été vraiment contrarié de le perdre. Il travaillait pour moi depuis près de quatre ans, mais il était toujours resté aussi sauvage. Il dormait à part des autres Sorotobas, il

n'avait jamais appris un mot de terrien, il mangeait sa viande crue, refusait de porter le moindre vêtement. Un jour, nous étions en safari avec un certain Bates, le propriétaire d'une des compagnies de transports spatiaux de Spica VI. Bates avait commencé à boire un peu tôt dans la journée et à un moment, lors d'une halte, il ordonna à Prinbul de nettoyer son fusil. Comme je vous l'ai dit, Prinbul ne parlait pas un mot de terrien et il n'aurait d'ailleurs pas nettoyé le fusil, même s'il avait compris ce que lui disait mon client – pour les Sorotobas, nettoyer les fusils est beaucoup plus bas dans l'échelle sociale que pister le gibier –, alors il est resté planté là sans prêter attention au type, et puis, avant que j'aie pu l'en empêcher, Bates s'est rué sur lui et l'a giflé. Il aurait mieux fait de gifler un diable de savane ; dix secondes plus tard, il était par terre sur le dos, avec Prinbul qui lui griffait la figure et lui mordait l'oreille.

Bien sûr, nous ne pouvions pas laisser les régis se sentir libres d'attaquer un humain, même si c'était justifié ; après tout, ils étaient beaucoup plus nombreux que nous. La loi était bien claire là-dessus et elle n'a été changée qu'un an ou deux avant qu'ils obtiennent leur indépendance : si un humain tuait un ouïes-bleues, il écopait d'une amende de cinquante crédits ; s'il recommençait sans une raison valable, il était condamné à une amende de cinq cents crédits et devait quitter la planète. Mais pour un ouïes-bleues, frapper un humain, quelle que soit la raison, était puni de mort.

J'aimais beaucoup Prinbul et je ne tenais pas mon ivrogne de client en très haute estime, alors j'ai laissé Prinbul se sauver dans la brousse. Je ne l'ai jamais revu, mais comme ça il est

au moins resté en vie. Quand nous sommes rentrés à Berengi, Bates a porté plainte contre moi et ça m'a coûté ma licence pendant huit mois. Je me suis aussi pas mal fait mettre en boîte comme quoi je fricotais avec les régis, mais la plupart des chasseurs que je connaissais ont compris pourquoi je l'avais laissé filer. Nous avions l'habitude de nous serrer les coudes et Bates s'est fait envoyer trois fois sur les roses avant de trouver un guide pour son safari suivant.

Je dois dire que je n'ai pas eu le temps de me morfondre tout le temps que je suis resté sans licence. Les Sentabels, une des principales tribus du Grand Continent Occidental, à environ trois cents kilomètres à l'ouest des Connectrices, avaient incendié plusieurs fermes et étaient en état de rébellion ouverte. Je n'ai jamais su pour quelle raison et je pense que tout le monde s'en fichait. Les régis étaient mille fois plus nombreux que nous, alors le gouvernement devait écraser la rébellion le plus vite possible et s'inquiéter ensuite de ses causes. Même s'il ne connaissait rien à la guerre, le gouvernement avait nommé Fuentes à la tête de nos forces et presque tous les chasseurs avaient couru s'enrôler.

Ce n'était pas vraiment une guerre. Nous sommes partis avec un millier d'hommes et un contingent indigène à peu près deux fois plus nombreux. Il y avait quelque chose comme deux cent mille Sentabels quand nous sommes arrivés là-bas. Après notre passage il en restait peut-être quatre-vingt mille, et c'était une bande de régis aussi pacifiés qu'on peut le rêver. En tout, la campagne avait pris exactement cinq mois et deux jours, et à mon retour à Berengi, on m'a rendu ma licence pour me remercier.

Une des choses intéressantes, dans cette campagne, c'était que nous avions utilisé des recrues dorados et sorotobas pour nous aider. Il n'avait pas non plus été trop difficile de les faire s'entendre ; si un ouïes-bleues n'était pas membre de la même tribu, la plupart des autres ouïes-bleues avaient tendance à le considérer comme un ennemi naturel. Nous ne leur avions pas confié d'armes, bien entendu ; il aurait été rudement difficile de les récupérer. Mais ils nous servaient d'éclaireurs, d'estafettes, de porteurs, de cuisiniers et de tout ce dont nous pouvions avoir besoin. C'était la première fois que le gouvernement avait l'idée d'utiliser une bande d'ouïes-bleues pour en combattre une autre ; ça n'allait pas être la dernière.

Enfin, après avoir repris les affaires, j'ai retrouvé le vieux Magadi, j'ai recruté une nouvelle bande de Sorotobas et je suis reparti dans la brousse. J'ai eu certains clients intéressants… tout le monde ne voulait pas tuer des cuirassés ou des félidémons. Le premier client que j'ai accompagné après ça cherchait des oiseaux pour un musée et chaque spécimen devait être parfait. En neuf semaines, nous n'avons tué que dix-sept oiseaux et il a trouvé que le safari avait été un succès. Mon client suivant était un botaniste qui passait toute la journée à holographier des fleurs et la plus grande partie de ses nuits à mettre des plantes dans des solutions nutritives. Quand j'ai fini par accompagner un client qui cherchait des diables de savane et des foudroyants, j'étais plus que prêt.

Vous savez, les gens se font un tas d'idées fausses sur ce qui fait un bon chasseur professionnel. L'image romantique habituelle le représente comme un grand type bronzé, tiré à quatre épingles, qui connaît Peponi comme sa poche, parle toutes les

langues indigènes, ne rate jamais sa proie et séduit généralement la femme de son client.

Quand je vois ces holos sur les chasseurs dans la brousse, je rigole doucement. Vous savez quelle est la qualité primordiale, pour un chasseur ? C'est de tenir l'alcool. Vous n'êtes en chasse que cinq ou six heures par jour et vous dormez encore sept ou huit heures, ce qui veut dire qu'il vous reste au moins dix heures à tuer. Les clients passent ce temps à boire, et si vous ne buvez pas avec eux, ils se sentent offensés, comme si vous aviez une trop haute opinion de vous pour les fréquenter. Même Oxblood, qui n'a lui-même jamais été chasseur professionnel, m'avait prévenu avant que je le quitte, et il avait sacrément raison. Quand ils arrêtent de boire avec vous, c'est mauvais signe et ce n'est pas près de s'arranger.

Quant à parler les dialectes indigènes, un chasseur connaît celui des régis qu'il emploie, et s'il a un peu bourlingué avant de guider des safaris, il connaît peut-être des bribes de trois ou quatre autres dialectes. Mais il y avait sur Peponi quelque deux mille tribus qui parlaient environ mille huit cents langues différentes. Personne n'aurait pu les apprendre toutes. En général, si vous parliez bogoda, kia, sorotoba ou siboni, vous vous en sortiez très bien, au moins sur le Grand Continent Oriental ; il y avait presque toujours quelqu'un dans le coin qui vous comprenait.

Quant aux tenues qu'ils portent dans les holos, elles sont complètement ridicules. Tous les chasseurs que j'ai connus portaient des shorts. Nos jambes n'étaient peut-être pas très belles à voir, mais quand vous crapahutez pendant des kilomètres sous un climat tropical, le dernier truc dont vous ayez

besoin, c'est bien d'un pantalon long. Nous portions presque tous un gilet de chasse, uniquement pour avoir plein de poches. On était toujours à court d'endroits pour mettre des trucs du genre boussole, pipe, tablettes de sel, couteaux de chasse, balles et cartes. Et je n'ai jamais vu un chasseur, dans un holo, avec un sac à cendre. Nous avions l'habitude de jeter la cendre de nos pipes dans ce sac de fine toile que nous portions autour du cou ; comme ça, quand nous traquions un animal, nous tapotions le sac du doigt et nous observions de quel côté s'envolait la cendre ; de cette façon, nous savions toujours d'où soufflait le vent.

La plupart d'entre nous étaient bons tireurs – on peut rater un félidémon ou un cuirassé une ou deux fois et survivre, mais on ne peut pas en faire une habitude – mais à nos yeux un safari idéal était celui où nous n'avions pas à tirer un seul coup de feu. Après tout, c'était le client qui payait pour ce privilège et nous n'étions là que pour le couvrir si quelque chose tournait mal.

En ce qui concerne les aventures sentimentales, je ne nierai pas qu'il y avait bien de temps en temps un chasseur qui couchait avec la femme de son client, mais ça n'arrivait pas si souvent. D'abord, c'était mauvais pour les affaires : pour peu que le bruit se répande qu'un chasseur couche avec la femme de son client, il se retrouve vite sans boulot. C'était devenu une règle tacite entre nous : vous pouviez faire tout ce que vous vouliez à Berengi ou dans les autres villes, mais vous ne touchiez pas à la femme de votre client (ou à son mari, selon le cas ; beaucoup de bons chasseurs étaient des femmes). En plus, d'un simple point de vue pratique, nous n'avions tout

simplement pas le *temps* pour des aventures sentimentales, en safari. Nous nous levions deux heures avant nos clients pour organiser le camp et nous restions debout deux heures après qu'ils étaient allés se coucher pour tout ranger et préparer la chasse du lendemain. Ajoutez à ça qu'il fallait faire régner la discipline chez les régis, entretenir les appareils et boire avec le client… croyez-moi, la seule chose à laquelle vous aspiriez à la fin de la journée, c'était d'aller dormir.

La plupart des clients que j'ai eus étaient assez faciles à vivre ; mais pas tous. Quand vous tombiez sur un vrai emmerdeur, le genre de type qui boit trop ou qui se met à se droguer dans la brousse, ou bien qui s'en prend à vos régis quand il a raté sa cible, vous n'aviez pas le choix. Vous pouviez vous résigner à son comportement en espérant qu'il s'arrange, mais ça n'arrivait pratiquement jamais. Vous pouviez aussi retourner immédiatement à Berengi, ce qui marchait quelquefois, mais avec le risque de vous faire retirer votre licence.

Ou bien vous pouviez le perdre dans la brousse.

Il n'y a rien de plus pathétique qu'un client convaincu qu'il est complètement perdu, loin de tout sur une planète étrangère. Vous le faites tourner en rond, vous le faites marcher jusqu'à ce qu'il soit prêt à tomber, vous envoyez en avant deux ou trois régis pour effrayer le gibier de façon à ne rien pouvoir tuer pour vous nourrir, et quand vous finissez par arriver à un point d'eau, vous lui racontez qu'elle est polluée. Trois ou quatre jours de ce régime feraient craquer n'importe qui.

Le rêve des chasseurs, c'était un client qui savait quel gibier il voulait, le tuait vite et proprement, ne posait pas trop de questions stupides et comprenait que le guide était là pour

servir d'intermédiaire entre les régis et lui. Bon sang, un client comme ça, on l'adorait.

Ce qu'on n'adorait pas, c'étaient ceux qui étaient si excités de se retrouver devant un félidémon ou un cuirassé qu'ils oubliaient tout ce qu'ils avaient appris. Ils tiraient trois fois sur un félidémon, rataient les deux premiers coups, lui logeaient la troisième balle dans le ventre, et vous vous retrouviez obligé de partir dans la brousse sur les traces d'un fauve de sept cents livres de très méchante humeur pendant qu'eux rentraient au camp prendre une douche et se raser pour le dîner.

Le vieux Dunnegan me disait que c'était ça qu'il préférait dans la chasse, partir seul dans la brousse pour réparer les erreurs d'un client. C'était entre l'animal et lui, et si la savane était assez épaisse, les chances étaient pratiquement égales.

Moi, j'avais horreur de ça. Deux animaux blessés ne réagissent jamais exactement de la même façon. Les pires, c'étaient les foudroyants, parce qu'ils plongeaient droit au plus épais des fourrés, puis, une fois hors de vue, ils revenaient sur leurs pas pour venir attendre en embuscade auprès de leurs laissées. J'appelais ça le Piège triangulaire : ils ne chargeaient jamais avant que vous soyez à moins de trois ou quatre mètres d'eux et aucun chasseur n'a jamais eu l'occasion de tirer un deuxième coup une fois qu'il était entré dans un Piège triangulaire. Vous tuiez la bête du premier coup, ou c'en était fini de vous.

Mais, pour ce qui est d'être imprévisibles, c'étaient bien les cuirassés les champions. La fois où j'ai frôlé la mort de plus près, c'est au cours d'un safari de printemps. La saison des pluies venait de se terminer et j'avais un client du nom de

Lewellan accompagné de son fils d'une quinzaine d'années. Le père était un assez bon chasseur, mais le fils restait cloué sur place, pétrifié, chaque fois qu'il voyait quelque chose de plus gros qu'un filevent ou un dos d'argent.

Bref, après avoir descendu ses carnivores et son foudroyant, plus deux des mille-pattes de trois mètres qui passent sur Peponi pour des serpents, Lewellan décida qu'il était temps de se chercher un cuirassé. Je suggérai de laisser le garçon au camp, mais tous deux insistèrent pour qu'on l'emmène. Le père voulait faire de lui un homme, je le savais ; je n'ai toujours pas compris pourquoi le gamin tenait tant à venir.

Quoi qu'il en soit, nous nous sommes mis en route au petit matin et, à midi, nous avions trouvé une laissée de cuirassé relativement fraîche. J'envoyai en avant deux pisteurs pendant que nous faisions halte pour déjeuner. Ils revinrent une heure plus tard nous dire qu'un troupeau d'une cinquantaine de cuirassés était en train de brouter trois kilomètres plus au nord.

Je ne voyais aucune raison de les effrayer avec la voiture, alors nous sommes partis à pied. Nous les avons trouvés environ deux heures plus tard et j'ai fait signe de nous arrêter à un peu moins d'un kilomètre.

« Je vais me rapprocher un peu, chuchotai-je. Quand j'aurai déterminé la couleur de leurs yeux, je vous ferai signe de me rejoindre.

— D'accord », dit Lewellan.

Je me tournai vers son fils.

« Ça va aller ?

— Ça va très bien, répondit-il d'un air renfrogné. Montrez-moi simplement lequel je dois viser et je m'en occupe. »

Il avait le visage pâle et tiré, mais ses mains ne tremblaient pas, je décidai donc de le laisser essayer de tuer son cuirassé.

Je testai le vent, m'approchai à environ trois cents mètres de l'animal le plus proche, puis je me mis à plat ventre et me glissai dans les hautes herbes jusqu'à ce que je puisse voir leurs yeux. Ceux du grand mâle le plus proche étaient bleus, mais il y en avait deux rouges et un jaune juste derrière lui qui broutaient tranquillement. Je m'éloignai en rampant jusqu'à deux cent cinquante mètres, testai à nouveau le vent, puis je me levai silencieusement, me tournai vers Lewellan et son fils et leur fis signe d'avancer.

Ils me rejoignirent quelques minutes plus tard et je leur indiquai soigneusement les deux mâles aux yeux rouges. Lewellan fit signe qu'il voulait que son fils tire la première balle. Le garçon épaula son fusil, ajusta un cuirassé dans son viseur et fit feu. L'animal tomba à genoux, mais il se releva aussitôt et je compris que la balle l'avait touché trop en arrière de l'épaule. Il se tourna vers nous et se mit à charger. Je l'abattis immédiatement… mais au même moment j'entendis cinq autres coups de feu.

Lewellan n'avait toujours pas fait usage de son arme, mais le garçon avait perdu la tête en voyant charger le cuirassé et il tirait sur tout ce qu'il voyait. Je lui arrachai son fusil et dis à son père de l'éloigner du troupeau, puis je me retournai pour constater les dégâts.

C'était la confusion la plus totale. Quatre cuirassés blessés, deux mâles, une femelle et un petit, poussaient des hurlements furieux en déracinant des arbres tandis que le reste du troupeau courait se réfugier dans un bosquet. Je réussis à tuer la femelle et le petit, mais les mâles étaient trop loin.

« Qu'est-ce qu'on fait, Patron Hardwycke ? demanda un de mes pisteurs. Nous allons les faire sortir pour toi ? »

Je secouai la tête. « Non. Attendons ici une heure ou deux pour laisser le temps à leurs blessures de s'engourdir. » Je me tournai vers l'autre pisteur. « Ramène Patron Lewellan et son fils au camp.

— Oui, Patron », dit-il en allant les rejoindre au petit trot.

Je restai assis à deux cents mètres du bosquet pendant près d'une heure. Nous entendions toujours les cuirassés se déplacer au milieu des arbres et j'aurais préféré attendre encore plus longtemps que les balles fassent leur effet… mais la nuit allait tomber dans une heure et demie et je décidai qu'il était temps d'y aller.

J'envoyai Pelobi – mon pisteur – de l'autre côté du bosquet pour me prévenir si l'un de nos cuirassés essayait de s'échapper, puis, mon fusil en travers de la poitrine, je m'approchai précautionneusement des arbres et commençai à chercher des traces de sang.

Je m'étais enfoncé d'une trentaine de mètres sous les arbres quand j'entendis bouger quelque chose sur ma gauche. Je me laissai tomber à plat ventre et me mis à ramper, le fusil sur les avant-bras. Un instant plus tard, je parvins à une petite clairière et là, à moins de dix mètres, je vis un de mes cuirassés, une vilaine blessure en plein milieu de son énorme lèvre préhensile. J'attendis qu'il se présente sous un angle où je pouvais le tuer et je mis fin à ses souffrances. Le fracas du coup de feu éveilla des cris et des beuglements de l'autre côté de la clairière et un instant plus tard un second cuirassé, l'œil gauche éclaté par la balle du jeune Lewellan, se rua droit sur

moi. Je l'abattis d'un coup à la poitrine, puis d'un au cœur, et je l'entendis s'effondrer à une vingtaine de mètres de la clairière.

Pelobi arriva quelques secondes plus tard.

« Tu veux les oculithes, Patron Hardwycke ? » demanda-t-il en tirant son couteau à lame recourbée.

Je secouai la tête. « Le premier les a bleues et l'autre trop claires, dis-je, dégoûté.

— Et la mère et le petit ?

— Bleus tous les deux.

— Patron Lewellan ne va pas être content, dit Pelobi avec un large sourire.

— Patron Lewellan devrait être content que je n'aie pas tué son fils sur place, répliquai-je. Bien, rentrons au camp. »

J'allais partir quand Pelobi cria un avertissement.

Je me retournai et vis un autre cuirassé qui me chargeait silencieusement. Je plongeai dans les buissons et il passa près de moi, me manquant de moins d'un mètre. Quand il s'aperçut qu'il ne m'avait pas touché, il hurla de colère et fit volte-face, humant l'air. Il était presque au-dessus de moi et je ne pouvais trouver d'endroit où tirer.

Alors Pelobi lui jeta une grosse branche et, tandis qu'il se retournait vers son nouveau tourmenteur, je pus le viser au cerveau et en profitai. Le sol trembla lorsque s'abattit l'énorme masse.

« Merci, Pelobi, dis-je quand je me fus enfin relevé pour me rendre auprès du cadavre.

— Regarde, Patron », dit Pelobi en montrant la patte avant du cuirassé. On y voyait la trace d'une balle.

« Tu as raison ! m'exclamai-je, comprenant enfin. Il y a eu *cinq* coups de feu, pas quatre. Je croyais que l'un d'eux avait manqué sa cible.

— Ils l'ont tous manquée », dit Pelobi.

Les oculithes étaient jaune orangé, mais j'aurais préféré me faire pendre plutôt que de les donner à Lewellan ou à son fils, alors je dis à Pelobi de les extraire et de les enterrer à l'orée de la clairière.

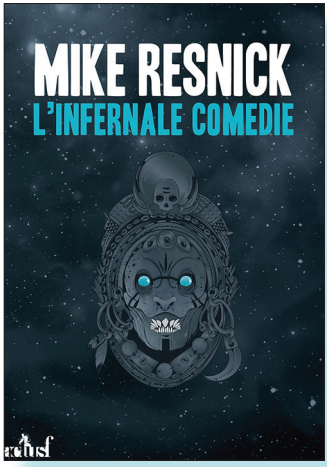
Quand nous rentrâmes au camp, tard dans la nuit, Lewellan se répandit en excuses tandis que son fils restait morose et silencieux. Je décidai sur-le-champ que le safari était terminé et nous passâmes les deux jours suivants à rouler vers Berengi. À un moment, le gamin demanda pourquoi j'avais pris la peine d'aller achever les cuirassés blessés. J'expliquai que nous ne pouvions pas les laisser rôder pour tuer tous ceux, hommes ou régis, qui croiseraient leur chemin, que c'était le devoir d'un guide de réparer les erreurs de ses clients. Le garçon ne dit plus un mot jusqu'à ce que je les aie mis, lui et son père, dans le vaisseau pour Binder X.

Je fis mon rapport à l'Administration des chasses, qui m'avait dans le nez depuis que j'avais laissé s'échapper Prinbul quelques années plus tôt. On me fit remarquer que j'avais tué cinq cuirassés alors que je n'avais droit qu'à deux. Je savais ce qui allait suivre : soit j'achetais trois autres permis et je payais une amende, soit on suspendait à nouveau ma licence. J'ai donc dû sorti environ huit mille crédits, ce qui me laissait tout juste de quoi remplacer les munitions que j'avais utilisées.

Pour être romanesque, c'était romanesque, la vie de safari.

(Fin de l'extrait.)

Dans un futur lointain, l'humanité a essaimé dans toute la galaxie, colonisant des milliers de planètes et nouant des liens avec les espèces extraterrestres qu'elle a rencontrées, au gré de guerres et d'alliances commerciales.



Sur Peponi, malgré la richesse de la faune et de la flore, l'installation des colons aboutit à un désastre.

Sur Karimon, les émissaires humains doivent, eux, composer avec un roi local qui entend bien tirer profit de leur venue.

Et sur Faligor, un idéaliste veut faire en sorte d'intégrer la planète dans la République galactique d'une manière harmonieuse et rapide... mais sans tenir compte des rivalités tribales. Trois récits grandioses et redoutablement intelligents étroitement entrelacés, qui dressent un portrait sans complaisance de l'être humain, entre grandeur d'âme et mesquinerie.

À RETROUVER SUR NOTRE SITE :

En papier : 30 €
(clic)

En numérique : 15.99 €
(clic)

EN LIBRAIRIE :

harmonia mundi livre

ISBN : 978-2-36629-818-5